

Jouvences sur Denys Arcand Deuxième partie (suite et fin)

Mario Patry

Number 272, May–June 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64760ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Patry, M. (2011). Jouvences sur Denys Arcand : deuxième partie (suite et fin). *Séquences*, (272), 10–13.

Jouvences sur Denys Arcand

La conversation avec Denys Arcand s'est déroulée avec célérité, comme deux hommes qui parlent avec avidité sur un ton respectueux et impertinent d'intellectuels qui ont la même forme de culture et qui partagent les mêmes idées. Après avoir rencontré l'homme, j'ai mieux compris pourquoi j'aime autant ses films.

PROPOS RECUEILLIS PAR MARIO PATRY

DEUXIÈME PARTIE (SUITE ET FIN)

Pour faire un lien avec l'ouverture de votre film, j'ai ici une citation de Pierre Chaunu qui disait : « Il est clair que l'image de la décadence implique une conception globale du temps. [...] Il n'y a de décadence objective que démographique, que celle qui met en cause le nombre des hommes, qui détruit l'équilibre de la pyramide des âges et qui menace la transmission de l'acquis, qui réduit donc l'héritage culturel. Ces décadences vraies sont rares. [1] » Mais c'est pourtant ce qu'on vit au Québec...

Oui, s'il y a une caractéristique qui a assuré la survie des Québécois, c'est bien l'extrême fécondité des femmes.

La revanche des berceaux.

La revanche des berceaux. Elle était vraie autrefois. Le taux de natalité était alors dix fois plus élevé que dans le reste du Canada. En plus, on avait la particularité d'avoir une langue et une religion différentes. Mais ce qu'on vit maintenant, c'est la disparition de deux caractéristiques fondamentales : la natalité et la religion. Donc, il ne reste plus aux Québécois, comme caractéristique première, que la langue qu'ils parlent. Est-ce qu'une seule caractéristique va suffire à assurer leur survie, leur pérennité ? On ne sait pas. Ça se peut que ça soit suffisant. Chose certaine, c'est plus problématique avec une seule particularité, un seul élément distinctif, qu'avec trois ! Et on en a perdu deux... Donc, on ne sait pas. On va voir. Mais il y a de quoi être inquiet, en tout cas.

Je suis d'accord avec vous. C'est un point important que vous abordez là. Parce qu'en réalité, si Louis XIV avait permis aux protestants de coloniser la Nouvelle-France...

Ah ça !

... on se serait anglicisés beaucoup plus rapidement.

Mais non ! Je ne suis pas de cet avis... Je crois plutôt que ça aurait été le plus grand geste que la France aurait posé : l'Amérique serait francophone, au complet. Et ça aurait assuré la pérennité de la France. Il n'y avait qu'une seule chose à faire : s'inspirer du génie politique britannique, en disant à tous les dissidents religieux, les puritains, les quakers, tous ces machins-là : « Allez donc en Amérique ! Établissez-vous là-bas, puis on va continuer à faire du commerce. » Mais les Français, dans leur « éternelle bêtise » de centralisation, ont dit non. Un seul roi, une seule religion. Ils ont repoussé à leurs frontières tous les huguenots qui étaient, comme société, les plus riches, les plus travaillants ; ceux qui allaient faire la richesse des Flandres, de la Suisse, d'une partie de l'Allemagne, et même de l'Angleterre, parce qu'il y a eu beaucoup, beaucoup de Français huguenots en Angleterre...

70 000, je crois.

Ouais. C'est énorme le nombre de gens qui ont contribué à la richesse de ces pays-là. Et quand on parle d'erreur historique, eh bien ça, c'est une erreur épouvantable, majeure ! Mais, ça va avec le « génie français », qui est un génie totalement centralisateur. Les Français ne peuvent pas imaginer un autre pôle d'intérêt ou de puissance que Paris. Ils

sont encore comme ça aujourd'hui... « Il n'est bon bec que de Paris », écrivait François Villon. Ils ne peuvent pas concevoir ça autrement. Pour eux, la province, c'est des ploucs. Les Québécois, les Algériens, les nègres sont des ploucs. On a qu'à penser à notre accent, qui est considéré comme si comique à Paris. Pourtant, l'anglais aussi se parle avec des accents : australien, indien, sud-africain, pakistanais, irlandais, écossais, texan... On ne dénigre pas ceux qui le parlent pour autant. Ce n'est pas « comique » d'avoir un accent. C'est quelque chose d'unique, qui nous différencie...

C'est une richesse.

C'est une richesse, oui, pas une tare ! Ça ne réduit pas celui qui l'utilise à un « pauvre paysan imbécile ». Alors que l'accent québécois à Paris, c'est celui d'un « pauvre paysan imbécile ».

C'est un stigmaté.

Oui, c'est cela.

C'est une forme de rejet, c'est une forme d'exclusion.

Oui, oui !

Et « l'exclusion est toujours une attitude réactionnaire », disait Nietzsche.

Toujours, oui, exactement.

Je suis d'accord avec vous parce qu'après la reddition de l'Édit de Nantes en 1685, il y a eu effectivement 250 000 Huguenots qui ont émigré en Hollande, en Angleterre, même dans les colonies américaines. Donc, effectivement, cela a été une erreur historique monumentale.

Ah ! C'est épouvantable... Si on parle de déclin, ça a été le début de la mort de la France, le début de son agonie. À partir de ce jour-là, ils ont été condamnés à devenir ce qu'ils sont aujourd'hui.



Chaunu disait encore : «Le mot décadence évoque un processus relativement tranquille. On peut dire, à la lueur de la décadence référente, la décadence romaine, et de l'utilisation du mot, aux XVIII^e et XIX^e siècles, que ce qui caractérise la décadence, c'est qu'elle est rarement perçue par l'organisme atteint[2]». Autrement dit, ce que Chaunu laisse entendre, c'est que si on était vraiment dans une période de décadence, telle que le déclin de l'empire américain, on ne pourrait pas le percevoir.

C'est vrai. On ne se rend jamais compte de l'époque dans laquelle on vit. C'est comme ça. Moi, quand je parle du déclin de l'empire américain, c'est un essai que je fais; un ballon que je lance. Je demande seulement : «Notre époque, est-ce que ça pourrait être ça ?» Je me souviens quand j'ai fait la promotion du *Déclin*, j'ai questionné des Américains à ce sujet-là. Ils disaient : «Comment? Vous parlez de l'empire américain. Mais on n'a pas d'empire, nous. On n'a pas d'armée, rien de ça.» Je répliquais : «Mais vous avez McDonald, IBM, Apple. C'est ça votre façon de dominer le monde». Ils répondaient en haussant les épaules : «Ah, ben ça, on n'y est pour rien. On propose nos produits et les gens achètent... Ça finit là.» Ils ne se rendaient pas compte de ce qu'ils vivaient à ce moment-là.

J'ai été étonné, dans une entrevue que vous avez accordée à Michel Coulombe en 1993, dans le livre Denys Arcand, la vraie nature du cinéaste, entretiens (Montréal, Boréal, p. 49), vous avez dit : «Je ne suis pas du tout un historien. Deux années universitaires ne font pas un historien». Mais vous avez quand même une grande éloquence; vous avez une grande vision; vous avez lu beaucoup. Vous avez quand même un champ très large.

J'ai souvent l'habitude de dire que mes premiers films valent bien un doctorat... En effet, je leur ai consacré plusieurs années durant lesquelles j'ai mené des recherches sur différents sujets. J'ai fait *On est au coton*, qui parlait de l'industrie textile. J'ai travaillé sur *Québec: Duplessis et après...* J'ai écrit la série *Duplessis*, toujours dans la même veine. J'ai fait un film sur le référendum de 1980. Donc, je me dis que, en bout de ligne, ça doit bien équivaloir à un doctorat! (Rire). Même si je n'ai pas eu de soutenance de thèse ou quelque chose comme ça... Mais non, je ne suis pas un professionnel, parce que je n'ai pas de vrai diplôme. Et surtout, je n'ai jamais enseigné. Je n'ai pas été dans le milieu universitaire historique, sauf comme étudiant.

*Vous avez aussi déclaré à Michel Coulombe : «Aujourd'hui, la politique ne m'intéresse plus, y compris la problématique de l'indépendance du Québec.» Si je comprends bien, après *Le Confort* et *l'Indifférence*, vous avez été désenchanté par rapport à votre expérience de documentariste. Puis, vous avez décidé de faire table rase en vous tournant vers la fiction.*

Ouais! C'est à peu près ça. En fait, ce qui s'est passé, c'est que, comme je viens de l'expliquer, j'avais beaucoup donné en matière d'histoire. Ça faisait des années que je travaillais là-dedans! L'histoire politique, sociale, économique... J'avais fait le tour de tout ce que je voulais aborder. Et il faut dire que j'avais été extrêmement déçu par la campagne référendaire; pas tant par le résultat que par la campagne elle-même...

C'était larvé...

Complètement. Écoute, on se chicanait sur le prix des timbres! On entendait partout : «Dans un Québec indépendant, les timbres vont coûter plus cher... On n'aura plus nos pensions...» Franchement, faire peur aux vieux. Mais ce n'était pas seulement les fédéralistes qui avaient des arguments douteux. Contrairement à ce qu'on aurait pu espérer, le PQ aussi avait des arguments très, très faibles... Avant le début officiel de la campagne, j'avais entendu René Lévesque faire un discours à l'effet que les petits pays étaient beaucoup mieux gouvernés que les grands. Et il citait en exemple le Danemark, la Suisse, la Norvège; des pays où les citoyens ont un accès direct à leur gouvernement, dont ils peuvent facilement modifier les politiques. Cet aspect plus consensuel constituait, pour moi, le premier argument en faveur de l'indépendance du Québec. Les agriculteurs québécois, par exemple, n'ont pas les mêmes intérêts que les agriculteurs de Saskatoon. C'est évident. Pour moi, c'était fondamental dans la discussion. Eh bien, cet élément n'est jamais revenu dans la campagne référendaire. J'ai suivi tous les discours de René Lévesque, mais la première fois que je l'ai entendu, je n'avais pas mon équipe, je n'avais pas de caméra; donc, je n'ai pas pu le filmer. Je me suis dit : «Bon, ça va revenir. C'est un des grands thèmes de la campagne, c'est sûr...» Cependant, pour des raisons x, l'ensemble de la campagne a été absolument lamentable! Donc, quand tout ça a été terminé, je me suis dit : «Je vais passer à autre chose.» J'ai donc délaissé le documentaire au profit de la fiction, et je n'ai jamais trouvé de raisons d'y revenir depuis. Quant au référendum qui a eu lieu après, ce n'était que le premier mal réchauffé. Euh, l'autre référendum qui a eu lieu après n'était que le premier mal réchauffé. Euh. Et de ce qu'on voit maintenant, y a vraiment rien qui m'intéresse particulièrement, même dans la fiction, qui pourrait se rapprocher de la réalité. Comme par exemple, les gens me disent : «Oui, mais Réjeanne Padovani (1973), on vit ça maintenant...»

C'est vrai pareil...

C'est vrai pareil, mais je l'ai déjà fait! Je pourrais le réactualiser, c'est certain, mais je me dis : «Bof! J'ai déjà touché à ça.» De toute façon, il y a d'autres sujets que je trouve plus intéressants intellectuellement.

C'est légitime... Vous avez déclaré dans une entrevue, lors de sa sortie en France le 4 février : «Je suis géographiquement nord-américain, politiquement canadien et affectivement québécois». Vous êtes quand même partagé...

On est tous comme ça.

Oui, nous sommes citoyens canadiens...

On appartient au Canada : la géographie nord-américaine est fondamentale dans notre être. On est loin de la Méditerranée, quand même! (Rire). Et donc, on est écartelés. Notre identité est trouble... En fait, j'ai toujours hésité à dire «je suis Québécois!», en me disant : «j'appartiens à un peuple qui a refusé DEUX FOIS d'être indépendant!» Pourquoi je me déclarerais plus catholique

que le pape? Je veux dire: ils sont dans cet état-là. Bon, ben, je suis avec eux...

C'est légitime. Vous avez écrit dans votre préface pour le scénario de L'Âge des ténèbres (Montréal, Boréal, p. 7): «J'ai parfois l'impression que la fin de la Seconde Guerre mondiale sera un jour considérée comme la fin de ce qu'on appellera peut-être la civilisation occidentale. Celle qui est née en Europe avec Dante, Chaucer et Montaigne se meurt lentement sous nos yeux, et sa mort nous a été annoncée par Dostoïevski, Proust et Kafka.»

Ouais!

Est-ce que vous ne pensez pas que les trente années qui ont suivi la Deuxième Guerre mondiale ont été des «années glorieuses»?

Oui. En plus, ce sont des années de paix; ce qui est extraordinaire dans l'histoire de l'humanité. Hormis quelques petites guerres, on est dans la paix depuis 1945, ce qui est merveilleux. D'ailleurs, on a tous profité de cette situation; les baby-boomers peut-être plus que les autres. C'est très bien tout ça. Cependant, ce que je disais, c'est que maintenant, ce qu'on vit, c'est l'arrivée de l'époque digitale. Et ça, pour moi, c'est une rupture extraordinairement importante. On ne sait pas ce qui va se passer avec ça. Mais je fais juste, comme tout le monde, en être témoin. WikiLeaks, on n'avait jamais vu ça avant. Quelqu'un qui dissémine de l'information à toute vitesse, dans tous les pays. Le départ du président Nen Ali de Tunis, cette semaine, puis les gens communiquent entre eux par ça, etc. Puis, en même temps, il y a la disparition des langues, parce que les gens utilisent un langage universel pour chatter, pour parler. Même les mots changent. C'est possible que le livre lui-même disparaisse. Le support papier va disparaître. On s'en va vers quelque chose de totalement différent. On va rompre avec les civilisations qu'on a connues jusqu'à maintenant.

Vous disiez encore dans votre préface: «Cette civilisation reposait sur la foi et sur les livres. Paradoxalement, les livres ont fini par remettre en question la foi, et le château de cartes s'est écroulé. Si Dieu n'existe pas, tout est permis(...). Les deux derniers grands cinéastes, Bergman et Antonioni, sont morts récemment. Il n'y en aura pas d'autres. Nous entrons dans un nouveau Moyen Âge totalement mystérieux». C'est vrai que, du point de vue de l'enseignement des langues classiques, nous sommes entrés dans une sorte de Moyen Âge, au fond.

Oui, oui! C'est ça... C'est comme le bas latin, c'était ça. Une corruption du latin avec 400 mots. On a parlé comme ça pendant des siècles en Europe avant que les autres langues émergent. Et là, j'ai l'impression que ça se reproduit. On incite les gens à parler anglais, mais ce n'est pas l'anglais de Shakespeare. C'est 400 mots. «You have room? Yes, we do. (Rire). How much?» Tout le monde peut dire ça. Et c'est comme ça partout, même en Europe... Il y a quelques jours, je regardais une réunion du Conseil de l'Europe en Hongrie. Eh bien, Monsieur Baroso, qui dirige le Conseil de l'Europe, parlait aux Hongrois en anglais! C'est la seule langue que tout le monde possède. C'est quelque chose de très particulier. Des changements radicaux se préparent. Pour la première fois, à Noël, j'ai eu un Kindle en

cadeau. Je me suis enregistré; et puis, je me suis dit: «Tiens, je vais me commander un livre.» Habituellement, j'allais en librairie ou sur Amazon. Alors que là, j'ai appuyé sur un bouton et le livre est apparu... C'était inimaginable. Pour moi, qui suis vieux, c'est quelque chose de quasiment impensable. J'avais le livre dans les mains... Je pouvais l'effacer, le garder, le transférer, l'envoyer. C'était totalement différent des manuscrits que j'ai connus... Mais plus que tout, je pense aussi que le cinéma est fini!

Oui.

Ça va être autre chose. Je ne sais pas quoi, mais ça aura certainement à voir avec YouTube et ses millions d'images.

Et le digital...

Puis avec le digital. Ça voyage à toute vitesse, ça va partout, n'importe où... Tu sais, s'asseoir dans une salle pendant une heure et demie, regarder un spectacle mécanique qui raconte une histoire structurée d'après des codes du théâtre, qui sont toujours les mêmes depuis Molière, j'ai l'impression que ça va disparaître. Je ne sais pas vers où on s'en va, mais ça ne sera pas la même chose.

Au fond, le cinéma aura été l'art majeur du vingtième siècle?

C'est ce que j'ai toujours pensé! Le grand art du XX^e siècle, c'est le cinéma. Heureusement, il est bien conservé dans les cinémathèques, on y aura toujours accès. Comme les icônes d'Andreï Rublev ou les tapisseries flamandes, il est là pour rester

Vous avez quand même eu la chance de connaître l'âge d'or, un certain âge d'or...

Oui, oui! Absolument... Pour moi, l'âge d'or du cinéma, c'était de 1950 à 1965. À cet égard, le premier festival de film de Montréal était invraisemblable. Sur quinze films, il y en avait d'Antonioni, de Visconti, de Bergman, de Kurosawa, d'Hitchcock, de Ford... Ils avaient tous fait ça en même temps. Tout le monde était encore là à cette époque. Les dieux du cinéma étaient tous en action. Ils étaient productifs, prolifiques... Maintenant, les gens du Festival de Cannes, ils n'arrivent plus à trouver vingt films par année. Il n'y en a pas. Ils en prennent sept ou huit qu'ils aiment; puis, le reste, c'est pour remplir les cases vides. Il se fait encore des choses intéressantes, qui ont un point de vue, mais des «œuvres» de la trempe du *Guépard* ou de *Cris et chuchotements*, il n'y en a plus. C'est fini... Ce n'est pas parce que les gens ont moins de génie, mais seulement, les conditions requises pour faire ces œuvres-là ne sont plus là, n'existent plus. La créativité s'exprime autrement. Ce sont des jeunes avec des machines digitales. Cette technologie permet des choses formidables, mais le type de cinéma qu'on a connu est moribond. Il reste encore quelques gars qui font des films intéressants... de temps en temps. Après tout, un art ne meurt pas d'un coup, ça se fait lentement. Mais ça achève...

Il y a Lars Von Trier, Pedro Almodóvar...

Ah oui, oui! Il va y en avoir encore. Il va peut-être même en avoir pendant un siècle! Mais ce n'est plus là que ça se passe.

Ils sont plus dispersés.

Oui, très dispersés.

Pierre Veronneau écrivait dans son livre Les Cinémas canadiens, publié chez L'Herminier (France, 1978): «Aussi bien au Canada anglais qu'au Québec, il n'y plus de place à partir de 1974 pour les authentiques créateurs. Les artistes ont fait place aux artisans» (p. 134). Et vous, vous avez fait partie de cette génération privilégiée, celle des artistes du cinéma québécois.

Ouais, je ne sais pas. Je ne me souviens pas assez du livre de Pierre...

Il faisait ce découpage-là.

Oui, c'est ça...

Il faisait une distinction...

Cette distinction, à mon avis, n'est pas si remarquable. Si vous regardez Xavier Dolan ou Denis Villeneuve, par exemple, il n'y a pas d'énorme différence entre eux et moi. Je pense qu'ils abordent leur métier de la même façon. Ils ont envie de faire des choses qui sont différentes. C'est sensiblement la même démarche que, moi, j'avais.

Puisque vous parlez de la France, le film français qui est le plus proche du Déclin de l'empire américain, selon moi, c'est La Règle du jeu de Jean Renoir, parce qu'il y a un chassé-croisé...

Oui! Merci du rapprochement...

Moi, personnellement, je le sens comme ça. C'est un film que j'ai découvert à la télévision. J'étais trop jeune pour l'avoir vu en salle, puisqu'il date de 1939...

Moi aussi! (Rire). Je l'ai connu à la télévision.

Mais je l'ai vu plusieurs fois. Comme votre film, d'ailleurs, que je vois toujours avec le même ravissement. Sincèrement, je trouve que votre film n'a pas vieilli. C'est un film qui, pour moi, est très proche de La Règle du jeu.

Ouais! Je ne m'attarderai pas trop là-dessus, si vous voulez, ce serait de la mégalomanie que de vouloir me rapprocher de Jean Renoir, qui est une icône absolue du cinéma. Mais il y a des rapprochements, c'est vrai. D'abord, c'est à la campagne et c'est un groupe de gens. Donc, c'est un film choral. Ensuite, il met en scène des gens d'un certain standing. Dans *La Règle du jeu*, cependant, les personnages sont d'un rang social plus élevé que mes profs d'université québécois; mais pour ce qui est de la structure et du sujet lui-même, c'est un peu ça effectivement. C'est un peu semblable...

Il y a une crise à la fin...

Oui, oui! Puis, il y a une crise à la fin. Dans la société française de cette époque-là, de l'avant-guerre, c'est à peu près la même démarche d'écriture que celle que j'ai faite dans les années 80, cinquante ans plus tard au Québec, ouais...

[1] Chaunu, Pierre. *Histoire aet décadence*, Paris, Perrin, 1981, p. 119.

[2] *Ibid.*, p.321

Erratum: Denys Arcand a suggéré une rectification concernant les noms du maire et du chef de police de Miami, respectivement Tomas Regelado et Miguel Angel Esposito.

